**Almut Schneider, *La vie qui vient d'ailleurs.*
Mouvements, échanges et rituels dans les Hautes-Terres
*de la Papouasie-Nouvelle-Guinée***

Denis Monnerie

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/37001>

DOI : 10.4000/lhomme.37001

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 27 février 2020

Pagination : 188-191

ISBN : 9782713228360

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Denis Monnerie, « Almut Schneider, *La vie qui vient d'ailleurs. Mouvements, échanges et rituels dans les Hautes-Terres de la Papouasie-Nouvelle-Guinée* », *L'Homme* [En ligne], 233 | 2020, mis en ligne le 27 février 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/37001> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.37001>

ALMUT SCHNEIDER nous propose dans son livre une étude fouillée et novatrice sur les Gawigl, un peuple des Hautes-Terres occidentales de Papouasie-Nouvelle-Guinée, de langue papoue (non austronésienne) de la famille chimbu-wahgi. Les Gawigl vivent dans la vallée de Marapugul, à une quarantaine de kilomètres au sud de Mount Hagen, entre deux peuples devenus des sujets classiques des travaux anthropologiques sur cette région : les Daribi, au sud-est, et les Melpa, au nord-ouest. Les premiers ont été étudiés par Roy Wagner, les seconds, par Andrew Strathern, Marilyn Strathern et Pamela Stewart. Il importe de souligner que les propositions théoriques de ces auteurs, qui ont marqué leur époque, restent au cœur des débats de l'anthropologie océanienne.

C'est dire tout l'intérêt du travail de Almut Schneider qui, forte d'un terrain de près de deux ans et avec une ethnographie des Gawigl remarquablement bien décrite et analysée, est à même de compléter les connaissances de ce puzzle régional et de mettre en perspective les approches et mises en forme théoriques de la plupart des spécialistes de cette région et, au-delà, de l'Océanie. Il en découle un autre point saillant : l'élaboration, à partir de cette ethnographie et de réflexions critiques de premier ordre, de propositions pertinentes et originales pour aborder les peuples des Hautes-Terres occidentales, et, à mon sens, bien d'autres sociétés.

Le livre est organisé en sept chapitres précédés d'une substantielle introduction et s'achève par une dense conclusion. L'élégance de l'édifice mérite d'être relevée : la présentation et l'argumentation théorique sont comme les deux pans d'une toiture dont le chapitre central serait la faîtière. D'un côté, des chapitres consacrés aux rapports des Gawigl avec leur environnement et les

espace-temps de leurs « mouvements ». Le premier traite des différentes transformations de la forêt, en particulier celles effectuées par l'horticulture. Puis vient le chapitre, « Planter : les jardins de la forêt », un modèle d'étude associant étroitement l'observation des techniques horticoles et leurs imbrications avec le social pour présenter d'emblée l'importance des notions de croissance et de circulation des productions alimentaires qui créent et maintiennent les relations. Le troisième chapitre est intitulé « Construire : l'espace habité – jardins, maisons, relations ». Ce dernier vocable sera décliné au chapitre suivant, consacré à la « Terminologie des relations », dans une réflexion qui combine la précision d'une analyse dumontienne des termes de parenté avec une clarté d'expression – et de représentations graphiques – qui comptent parmi les qualités de ce livre. L'originalité de la démarche de Almut Schneider est d'établir des rapports étroits entre certains termes relationnels clés et plusieurs types de prestations considérées comme des « manifestation[s] de relations de parenté » (p. 160). Cette proposition est illustrée par les mariages, qui concernent les échanges entre deux Maisons appartenant à des Noms différents. Il s'agit, par la quête de « nouveaux “chemins” [...] [de] répartir des relations d'affinité dans le maximum de Maisons » (p. 166) en évitant de répéter celles existantes. Ce sont ainsi les *prestations* et non pas les *relations de parenté* qui sont au premier plan pour déterminer les « impossibilités »¹ dans cette quête du conjoint. Celle-ci se déroule sans aucun enthousiasme des jeunes femmes qui vont devoir abandonner leur propre Maison pour commencer ces nouvelles relations (p. 161).

1. Que classiquement on appelle les « interdits » de mariage.

Elles ont toutefois la possibilité de refuser le mariage qui leur est proposé (p. 186).

L'autre pan de l'édifice décrit certains des « mouvements » de grande intensité qui configurent la société des Gawigl : les « échanges cérémoniels » et les « rituels ». Dans le cinquième chapitre, Almut Schneider traite du mariage, principalement à travers deux notions importantes, celles de « chemins » et de Maisons qui fondent les circulations des prestations et des personnes, et constituent le cadre de leurs agentivités. À l'étude de l'instauration par le mariage des liens entre Maisons de Noms différents succède, au chapitre VI, celle des échanges cérémoniels. Ceux-ci, appelés *magadl*, sont organisés à deux moments de l'existence d'un Gawigl : dans son enfance et à sa mort. Ils assurent le maintien et la scansion de ces liens entre Maisons, en même temps qu'ils réaffirment leurs relations internes, car « les activités liées aux échanges définissent constamment les Maisons comme unités d'action » (p. 246). Le septième et dernier chapitre, « Faire voir le Nom : le rituel de l'esprit-nommé », porte sur un événement collectif majeur, se caractérisant par une « nature étrangère », extérieure. Ce rituel est pratiqué à intervalles éloignés, dans une temporalité plutôt générationnelle, quand les Gawigl ressentent le besoin d'une « régénération, une re-création de l'unité locale du Nom » (p. 287) qui répond en même temps à une baisse de la fertilité des jardins. Il ressemble à nombre de ceux décrits dans les Hautes-Terres, nommés, selon les auteurs, « rituels », « cultes d'esprits » ou « fête des porcs ». On trouvera aux pages 283-287 une critique serrée des interprétations qu'ils en donnent. En effet, Almut Schneider avance, pour les Gawigl, une proposition nouvelle : c'est « une des rares occasions auxquelles un Nom est vu dans son ensemble » (p. 290) et la seule circonstance où toutes les Maisons d'un Nom coordonnent leurs actions – en particulier le stockage des porcs –, de sorte que « la réalisation du rituel par plusieurs Noms en même temps [s'avère] impossible » (p. 288). Autrement dit : « le Nom existe car les hommes qui habitent un espace à

un moment donné ont effectué le rituel de l'Esprit. Ils ont « fait l'esprit », et ce faisant ils établissent une relation avec l'Esprit, auparavant inconnu, qui assurera la fertilité de leur sol, de leurs porcs et d'eux-mêmes pour la génération à venir » (p. 290).

La conclusion rassemble les résultats des analyses de l'ethnographie des Gawigl menées tout au long de ces sept chapitres en une synthèse très éclairante. Bien que chaque proposition ait été solidement établie, et malgré la force de conviction démonstrative de la démarche, l'auteure semble avoir choisi de se tenir à distance d'affirmations théoriques larges et tranchées.

Nombre de sociétés de l'Océanie se caractérisent par des phénomènes sociaux dynamiques impliquant étroitement personnes et unités sociales avec leurs relations et circulations spatio-temporelles déterminées par celles de prestations de biens ; l'ensemble de ces interactions construit et régénère le social. C'est une tendance lourde qui ne facilite ni leur description ni leur compréhension car, issues du monde philosophique occidental, les traditions anthropologiques classiques cherchent souvent à repérer et décrire des points de références fixes, par exemple dans des composantes de l'organisation sociale – clans, groupes, etc. Or, un des apports du livre de Almut Schneider est de se démarquer de ces interprétations figées pour nous plonger dans des démonstrations rigoureuses de la façon dont d'autres processus, dynamiques, construisent les lignes de force du social chez les Gawigl et leurs rapports au monde : cycles d'horticulture, d'élevage, circulation des personnes et des prestations lors des mariages et des cérémonies d'échanges des Maisons, ou bien au cours de rituels qui donnent à percevoir les Noms. Le tout est sous-tendu par des relations valorisées à l'extérieur (cultivars, mariages, alliances « politiques »), d'où le titre de l'ouvrage : *La vie qui vient d'ailleurs*. Cette approche novatrice remet en question les théories classiques – dont les limites et la pertinence peuvent ainsi être testées. Almut Schneider se distingue en effet par la façon dont elle pose clairement – et le plus

souvent contribue à dépasser – les divergences ou antagonismes de problématiques ayant marqué ces dernières décennies chez certains spécialistes de la Nouvelle-Guinée et de la « Mélanésie ». Car, plutôt que de chercher des groupes sociaux plus ou moins conformes aux définitions académiques de l'ethnologie (pp. 19-20), l'auteure a fait le choix décisif de travailler avec des notions locales – celles de *Maisons* et *Noms* – employées par les *Gawigl* et qui, pour eux, sont porteuses de sens social : aussi bien sur le plan personnel que collectif. Les bénéfices de cette alternative épistémologique de type émiq sont immenses et se répercutent à tous les niveaux de la description et de l'analyse. Almut Schneider peut ainsi placer avec précision les pratiques collectives des *Gawigl* par rapport aux différentes approches existantes, avec un souci de mise en contexte ethnographique, historique et épistémologique des débats anthropologiques. Elle se réfère aux propositions d'auteurs reconnus appartenant à différentes traditions de recherche comme Jan Pouwer, John Barnes, Daniel de Coppet, Annette Weiner, Maurice Godelier, André Itéanu, Pierre Lemonnier ou Pascale Bonnemère, pour mieux les confronter au terrain *gawigl*. Sa réflexion épistémologique critique sur la notion de groupe « constitué », ou groupe « en corps » (*corporate group*), et sur celle des « principes de recrutement » de ces groupes (pp. 6-20), constitue le développement le plus complet, le mieux informé et le plus convaincant que je connaisse sur ces difficiles questions qui sont aussi, depuis plusieurs décennies, des pierres d'achoppement pour l'anthropologie de la Nouvelle-Guinée. Il est aussi remarquablement incisif : « Il est surprenant que cette terminologie [concernant les groupes], apparemment mal adaptée et peu satisfaisante, se perpétue d'une manière si tenace. S'agit-il seulement d'une négligence, d'un manque d'attention de la part des auteurs à ne pas utiliser un modèle occidental ou à ne pas profiter des avancées théoriques (comme l'approche relationnelle) ? Ou l'emploi "lâche" de cette terminologie serait-il dû à la formation des chercheurs, qui sur

le terrain font concrètement l'expérience d'un certain type d'unité qu'ils ont du mal à percevoir autrement qu'à travers les théories dont ils ont été nourris, ici comme autre chose que des "groupes" » (p. 19).

Cette critique va bien au-delà de la seule annonce d'un changement de paradigme qui résulterait de la rupture entre deux courants de l'anthropologie britannique : celui des approches classiques dites « structuro-fonctionnalistes », privilégiant des études d'organisation sociale en termes de groupes, et celui, dit « postmoderniste », dans la lignée de Marilyn Strathern² qui, désireuse de se débarrasser des concepts de « groupe », ou de « société », a fait de l'agentivité de personnes relationnelles (aussi qualifiées de « dividualles ») et des relations de genre le cœur de son anthropologie³. Almut Schneider, qui a montré pourquoi l'idée de groupe constitué rendait difficilement compte des réalités *gawigl*, est attentive à cette approche caractérisant le pôle le plus récent des débats britanniques. Elle démontre cependant que ces propositions ignorant toute dimension relative à des principes collectifs pour ne retenir que l'agentivité des personnes relationnelles, si elles se révèlent utiles à une prise de distance vis-à-vis des anciens concepts, sont ici inadéquates pour penser les ensembles sociaux des *Gawigl* que sont les *Maisons* et les *Noms*. La réfutation de cette posture individualiste tient au fait que ces derniers sont manifestes dans les actes collectifs que sont les échanges cérémoniels et les rituels de l'esprit-nommé. Corrélativement, se pose la question de la distinction entre « cérémonies d'échanges » et « rituels », qui a retenu l'attention de nombreux spécialistes des Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée. Si Almut Schneider a conservé les deux termes, c'est parce qu'ils sont utilisés par la plupart

2. Avec son livre, *The Gender of the Gift. Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, Berkeley, University of California Press, 1988.

3. Celle-ci est parfois qualifiée de « nouvelle ethnographie mélanésienne » (*New Melanesian Ethnography*, NME) car, pour certains, ses propositions seraient représentatives de la « Mélanésie », de façon générale, dans son ensemble.

des auteurs travaillant sur la région. Elle admet toutefois qu'il s'agit là d'un choix inconfortable⁴ (pp. 250-251) – résultant peut-être de l'usage obligé d'une ethnographie de mémoire fondée sur les souvenirs de ses interlocuteurs gawigl pour ces événements rarissimes que sont les rituels de l'esprit-nommé, alors que l'ensemble du livre repose sur des données d'observations ethnographiques directes.

Avec ses données et observations ethnographiques directes, Almut Schneider met

donc à l'épreuve de nombreuses approches conceptuelles classiques et récentes et ouvre de nouvelles perspectives pour l'anthropologie de l'Océanie.

Denis Monnerie

4. Sur la problématique des rituels, cf. aussi Jens Kreinath, Jan Snoek & Michael Stausberg, *Theorizing Rituals*, 1. *Issues, Topics, Approaches, Concepts*, Leiden, Brill, 2008.